Zeitschrift: L'Hôtâ
Herausgeber: Association de sauvegarde du patrimoine rural jurassien
Band: 9 (1985)

Artikel: Présentation du Val Terbi
Autor: Ackermann, Albert
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1063710

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 24.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Présentation du Val Terbi

Conférence de M. Ackermann, ancien maire de Montsevelier, à l'Assemblée générale de l'ASPRUJ à Courchapoix, 1985.

Le Val Terbi est une région que beaucoup de Jurassiens n'ont jamais vue mais qui est bien connue des touristes bâlois qui, eux, aiment se promener dans ce vallon relativement tranquille, à la campagne verdoyante, aux pâturages nombreux et aux belles forêts traversées par de multiples sentiers pédestres bien signalés.

A Courchapoix, où siège l'ASPRUJ en ce 11 mai 1985, se tenait, il a moins d'un siècle encore, une foire. Cette « Foire de mai » s'appelait aussi la « Foire des chapeaux » car, ce jour-là, les belles du Val Terbi venaient choisir leurs coiffures pour l'été. En automne, même marché, mais c'étaient les grands-mères qui s'y donnaient rendez-vous pour choisir leurs « câles » ou bonnets pour l'hiver. A ces deux foires, bien entendu, on amenait aussi du menu bétail, notamment des chèvres.

Ce charmant Val Terbi, pourquoi est-il peu connu des Jurassiens ? Tout simplement parce que ce coin de pays est un cul-de-sac et que, par conséquent, pour en sortir il faut emprunter les mêmes routes ou chemins que pour y entrer ! En effet, nous n'avons pas de voies de transit, aussi la route de la « Terre sainte » est-elle peu fréquentée en dehors des heures où les ouvriers vont ou reviennent du travail. D'ailleurs, les automobilistes retraités le savent bien, et c'est pour ça qu'ils font volontiers le tour de ce vallon en flânant. Pour cette même raison, les maîtres d'auto-école y viennent durant les premières heures de conduite de leurs élèves.

On m'a souvent posé cette question : « Pourquoi appelle-t-on cette extrémité de la vallée de Delémont : Val Terbi ? » Trois explications peuvent être retenues. Selon certains historiens, ce nom tire son origine du mot patois « terbi », autrement dit « effrayé », « apeuré ». Cette si mémorable frayeur serait née durant la nuit du 18 au 19 octobre 1356, celle du fameux tremblement de terre de Bâle qui dévasta aussi toute la Rauracie. Les habitants du Val Terbi auraient alors été si épouvantés par les glissements de terrains et les chutes de pierres dévalant les pentes du Fringeli, qu'ils se seraient sauvés hors de leurs villages tout « terbis ».

Selon d'autres conteurs, ils furent tout autant « terbis » durant la guerre de Trente Ans, lorsqu'ils virent subitement des soldats suédois dévaler les mêmes flancs du Fringeli.

La troisième explication, qui est ma préférée, a une origine plus géographique. En venant à Courchapoix, chaque membre de cette assemblée, comme tout un chacun, franchit le « Pont de Cran », à l'endroit où trois cours d'eau se rejoignent : la Gabiare, venant de Vermes, la Scheulte, qui donne aussi son nom au Val Terbi car elle traverse Mervelier, Corban et Courchapoix, et, enfin, le ruisseau descendant de Montsevelier, appelé couramment « La Chèvre ». Pour cette raison, certains toponymistes estiment que le nom « Val Terbi » viendrait du fait que trois rivières, en patois trois « biefs », y coulent. Si l'on examine les plans cadastraux de nos communes, on trouve volontiers ce lieu-dit aux abords des cours d'eau, comme par exemple « Tchu-le-Bie » (Sur le Bief). Donc, « ter » proviendrait du latin et signifierait « trois », et, associé avec « bief » ou « bie », il formerait « terbi », d'où l'explication à mon avis la plus valable : Val Terbi, le « Val-aux-trois-rivières ». Je vous laisse bien sûr choisir la bonne version...

On m'a aussi souvent posé cette question : « Pourquoi appelle-t-on ce pays la « Terre sainte » ? Je réponds volontiers que cette terre et ses habitants ne sont et n'ont jamais été plus saints (ni plus supersticieux) que d'autres lieux et d'autres gens... Cependant, je crois que cette déno-

mination date des années 1873, du Kulturkampf. On sait que le Gouvernement bernois n'a pas réussi à installer ici un seul prêtre dit « intrus » ou apostat. Alors les portes de nos églises paroissiales furent fermées sur son ordre, sauf à Montsevelier, car le sanctuaire de ce village n'en avait plus ! Et savez-vous pourquoi ? Tout simplement parce que, durant la nuit, de solides gaillards les avaient emportées et cachées dans la chapelle située entre les villages de Montsevelier et Mervelier. Le préfet fort mécontent fit emprisonner le sacristain à Delémont ; comme il ne savait rien de cet enlèvement, il fut relâché, « faute de preuve », comme on dit.

Le Val Terbi compte les quatre communes dont j'ai cité le nom en parlant des rivières qui les arrosent. Le territoire de chacune d'elles s'étend transversalement – à peu près en ligne droite – de la crête du Fringeli à celle de Plainfayens, située au sud de Courchapoix/Corban. Soit dit en passant, cette colline est un refuge de chasse où les chevreuils, surtout, vivent en paix. Aussi, en été, n'est-il pas rare de les voir brouter à la lisière de la forêt tandis que plusieurs couples de hérons se promènent le long de la Scheulte afin d'y pêcher.

Si, dans l'ensemble, ces quatre communes se ressemblent, elles ont tout de même chacune leurs particularités. Politiquement, ce sont des communes mixtes, à l'exception de celle de Corban, village où la Bourgeoisie a été conservée. Dans chacune d'elles, cependant, les bourgeois jouissent encore de certains droits qu'on nomme des « gaubes », de l'allemand « Gabe », car ils reçoivent soit un peu de bois, soit d'autres avantages dus à leurs qualité de citoyens originaires du lieu où ils demeurent.

Comme partout, chaque commune a ses armoiries et ses habitants un sobriquet. A Courchapoix, on possède un écusson très moderne composé d'une roue dentée, représentant l'industrie, d'un épi de blé, pour évoquer l'agriculture qui y est prospère, et le tout est surmonté d'une main de justice en souvenir du temps où, en ce lieu, on rendait la justice. Des habitants originaires de Courchapoix citons les Dominé, les Kury, les Frund, les Steullet.

Corban se distingue par les deux chenilles ornant son blason communal. On comprend dès lors pourquoi on dit que ses ressortissants – les Schaller, les Rottet, les Bron, les Barth et également des Steullet – : « Vous êtes tous des Tchneyès ! ». Ils ne se fâchent pas...

A Mervelier, il faut être plus prudent et ne pas manquer de respect à ces Messieurs de la noblesse que sont les Marquis, les Mouttet, les Bloque et les Fleury ; ces derniers, avec leurs cheveux très noirs, seraient d'origine savoyarde. Les armoiries de cette commune sont fort pieuses puisqu'elles représentent saint Rémy, le patron de la paroisse, mais ces paroissiens n'en sont pas moins surnommés « les frelons ».

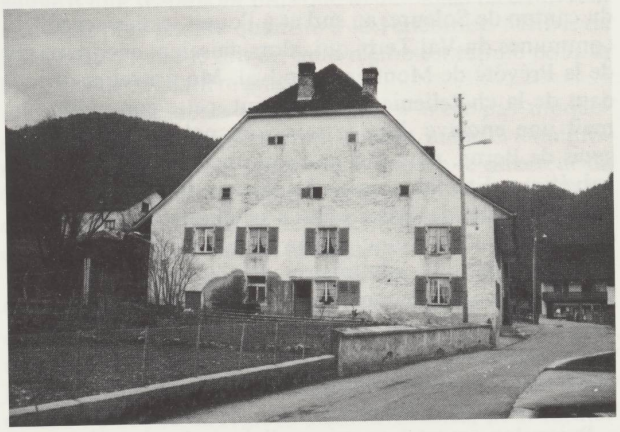
Quant aux habitants de Montsevelier, ils se nomment en général Chételat, Lachat, Bron ou Lardon, mais ces derniers viennent de Court. Comme vous le savez, après la Conférence d'Aarberg, en 1712, le prince-évêque de Bâle, pour en finir avec les disputes entre catholiques et réformés, décida que les premiers s'établiraient dans la partie de son Evêché dite « Sous les Roches » et les seconds dans celle dite « Sur les Roches », ces fameuses roches étant celles où la Birse a creusé les gorges de Moutier. Cette séparation explique la présence de familles portant le même nom dans le nord et le sud du Jura ; par exemple, les Juillerat de Sornetan et d'Undervelier, les Tièches de Reconvilier et de Movelier, les Cattin de La Ferrière et ceux des Bois, les Girardin de Saint-Imier et ceux de Courfaivre, etc. Revenons à Montsevelier pour nommer son patron, saint Georges, l'un des élus « déclassés » – si je puis dire – par Jean XXIII parce que leur sainteté n'était pas suffisamment prouvée... Aussi est-il heureux que, depuis 1828, sainte Agathe soit aussi vénérée dans cette paroisse ! Cette année-là, la foudre incendia trois maisons, dont le moulin,

sur la porte duquel fut tué le meunier ; dès lors, on se mit à invoquer cette sainte plus spécialement chargée de protéger de la foudre, et nombreux sont ceux qui se souviennent du temps où chaque demeure portait au linteau d'une ou plusieurs porte « une sainte-Agathe » ; cette prière copiée sur un morceau de papier bénit à l'office du jour de sa fête – le 5 février – était clouée chaque année à l'entrée de nos maisons pour obtenir sa protection, comme partout ailleurs dans le Jura catholique.

Comme armoiries, Montsevelier a repris – en 1940 – celles des nobles du lieu, qui jadis habitaient le château de Montsevelier, probablement détruit lors du tremblement de terre de Bâle et dont on voit encore des ruines au lieu dit « la Courtine ». Ce noble blason rouge et blanc (« D'argent au vol de gueules ») remplace les anciennes armoiries : une chauve-souris surmontée – comme un général – de trois étoiles, le tout planant sur une montagne. Voilà pourquoi, aujourd'hui encore et malgré le changement d'armoiries, on dit aux habitants de Montsevelier : « les tchaivots-cheuris », donc « les chauves-souris ».

A ce propos, voici deux ou trois ans, le conservateur du Musée des sciences naturelles de Bâle me téléphona pour me dire qu'il accomplissait des recherches afin de déterminer les relations entre les blasons avec animaux et les gens concernés ; il désirait avoir mon avis à propos des « chauves-souris », autrement dit le lien existant entre cet animal et les habitants de Montsevelier. Après lui avoir dit que je ne le connaissais pas, je lui expliquai ceci. Le village de Montsevelier se trouve à dix kilomètres de Laufon, à quatorze de Delémont et à dix-neuf de Moutier ; lorsque nos villageois partaient à pied pour l'une ou l'autre de ces localités, ils rentraient forcément de nuit, ce qui leur valut le surnom de chauve-souris. Mais, m'empressais-je d'ajouter, les personnes qui venaient de jour à Montsevelier n'en repartaient seulement que de nuit... Avec étonnement, j'entendis alors ce conservateur me répondre : « Eh bien !

La dernière diligence. (Ancienne carte postale.)



Montsevelier : ferme de M. Gilbert Lovis-Ackermann, construite de 1828 à 1832, après un incendie. (photo J. Bueche)

je n'avais pas pensé à cela ! » Pour le mettre de suite à l'aise, je me hâtai de lui dire que cette explication était toute personnelle et qu'en réalité, la véritable raison du choix de cet animal comme blason devait se trouver dans le simple fait qu'à Montsevelier, autrefois aussi bien qu'aujourd'hui, on trouve ces bestioles en grand nombre. J'ajouterai que, les soirs d'été, on aime les voir voltiger et planer autour des maisons, ainsi que s'envoler de derrière les volets quand, le soir venu, on va les fermer. Mon interlocuteur me demanda alors pourquoi ce vénérable blason n'avait pas été conservé. L'explication est simple. Lorsque, vers 1940, le Gouvernement bernois mis de l'ordre dans les armoiries des communes du canton, il proposa aux autorités de Montsevelier le changement précité car, disaient les spécialistes, cette chauve-souris n'avait rien d'héraldique !...

Puisqu'on est à Montsevelier, rappelons que cette commune fut une « République indépendante » de 1792 à 1797. Comme frontières, elle avait au nord et à l'est celles du canton de Soleure, au sud et à l'ouest, celles des autres communes du Val Terbi qui, alors, faisaient encore partie de la Prévôté de Moutier-Grandval. Montsevelier dépendant de la châtellenie de Delémont, cette commune formait une enclave dans le territoire prévôtois combourgeois de Berne, pays qui jouissait encore de la neutralité helvétique. En effet, lorsque les troupes françaises envahirent l'Evêché de Bâle, elles s'arrêtèrent au « Pont de Cran » et, pendant cinq ans environ, la « République de Montsevelier » fut administrée par le curé, le maire et l'« ambourg », – autrement dit le chef de la Bourgeoisie. Par décision prise en assemblée communale, qui tenait donc lieu de Parlement, le curé fut chargé d'encaisser la dîme due au prince-évêque et de la lui faire parvenir à Constance, où il s'était réfugié.

Puisqu'on en est à ce prince, j'aimerais vous dire deux mots d'une sentence qu'il rendit au terme d'un vieux litige qui opposait les habitants de Grindel et de Montsevelier à propos de la limite entre ces communes, plus spécialement du tronçon qui traversait une forêt. La crête du Fringeli est rocheuse et forme ainsi une limite naturelle non seulement entre les deux communautés précitées mais aussi entre les cantons de Soleure et du Jura. En différents endroits, cette crête n'est pas constituée par des rochers et dans la forêt il se formait ainsi des sortes de « trous » frontaliers. En ces lieux, quand les habitants de Grindel prenaient du bois, aussitôt ceux de Montsevelier en revendiquaient la propriété et vice-versa. Lassé par cet interminable litige, le prince-évêque eut un jour une idée géniale, qui devait garder force de loi jusqu'à nos jours : le bois sur pied qui ne se trouve plus dans la neige après sa fonte sur le versant « au droit » de la crête du Fringeli, et ceci au printemps, revient aux habitants de Montsevelier tandis que les arbres qui, à la même date, ont encore le pied dans la neige appartiennent à ceux de Grindel. Ce principe de démarcation fait encore ses preuves aujourd'hui et n'occasionne plus de conflits entre les deux communes voisines.

La population du Val Terbi, si elle est d'un abord un peu froid, n'en est pas moins fort accueillante et ne refuse pas un service lorsqu'on lui en demande un. Elle est aussi de tempérament calme, pacifique et, par exemple, ne se passionne pas pour la politique comme nos amis d'Ajoie ; lors d'élections, elle votera « pour les... têtes », comme on dit, faisant davantage confiance aux individus qu'aux partis.

Au plan religieux, nonante pour cent des habitants de la « Terre sainte » sont catholiques, et une entente bien oecuménique règne depuis longtemps entre les deux communautés religieuses. La preuve en est que la paroisse de Vicques a loué aux fidèles réformés de celle de Courrendlin... la chapelle de Recolaine, et ce pour une somme symbolique d'un franc par année durant cent ans !

Les gens du Val Terbi sont laborieux. Jadis, ils vivaient essentiellement de l'agriculture et de l'artisanat, comme partout dans le Jura. Chaque village possédait naguère encore son moulin, sa scierie et sa forge, l'eau fournissant l'énergie nécessaire à leur fonctionnement. Aujourd'hui, ce n'est plus qu'un souvenir attesté par quelques édifices restaurés, mais affectés à d'autres activités, ou des outils portant la marque de certains vieux artisans fort habiles. Ainsi, à Montsevelier, on utilise encore des bêches et des pioches façonnées par Georges Chételat, taillandier qui fabriquait des outils dont le tranchant est toujours supérieur à ceux réalisés actuellement avec le meilleur acier suédois car, pour les tremper, il avait un secret : l'usage de la graisse de chèvre, animal qu'il élevait dans ce but.

Permettez que je laisse de côté les entreprises artisanales qui, maintenant, font partie de l'histoire de cette région, tel le tissage de la soie. A titre indicatif, je dirai que chaque village du Val Terbi possède toujours une ou deux petites fabriques ou usines, par exemple celle qu'on trouve à l'entrée de Courchapoix. Construite voilà quarante ans par la famille Vieillard, de Morvillars, elle produisait des hameçons à une époque où il était impossible d'exporter ce produit de France en Italie, alors que rien n'empêchait ce commerce à partir de la Suisse. Aujourd'hui, cette usine appartient à la société « La Centrale », de Bienne, qui y fabrique des pièces pour l'horlogerie.

A Corban, c'est l'ancienne école qui est devenue usine pour permettre également la production d'éléments destinés à la fabrication des montres. A Mervelier, on trouve des ateliers de termineurs, et une succursale de la fabrique de machines « Zumbach SA » est installée à Montsevelier. Grâce à cette firme, le Val Terbi est connu sur plusieurs continents et, parmi ses clients, elle compte des entreprises établies en Chine, en Russie, dans les pays scandinaves, ailleurs encore. Détail : les Russes viennent eux-mêmes prendre livraison de la marchandise acquise avec d'immenses camions, mais ils ont les plus grandes difficultés à engager des mécaniciens disposés à se rendre dans l'ancien pays des tsars pour le montage ou l'entretien ; les ouvriers, qui les premiers se rendirent là-bas, ne veulent plus y retourner, car non seulement on n'y connaît pas la liberté d'agir à sa guise, mais l'argent gagné doit être dépensé sur place...

La majorité des travailleurs du Val Terbi quitte celui-ci chaque matin ; d'aucuns s'en vont gagner le pain quotidien à Delémont, d'autres à Moutier, à Granges et même à Bâle, préférant accomplir de longs déplacements plutôt que de quitter leur terre natale.

En raison de la mécanisation, l'agriculture a subi d'insoupçonnables changements il y a moins de cinquante ans. Bien sûr, le travail est tout différent mais, surtout le nombre des exploitations a diminué de plus de la moitié depuis la dernière guerre. Un seul exemple : à Montsevelier, en 1938, on comptait vingt-sept fournisseurs de lait ; aujourd'hui, ils ne sont plus que neuf... mais ils en livrent une bien plus grande quantité à la Fédération MIBA, de Bâle. Sait-on que le lait de cette région est réputé pour sa forte teneur en matière grasse ?

L'agriculture de la « Terre sainte » n'est pas uniquement orientée sur la production laitière, mais ici « on produit un peu de tout », ainsi que le déclare le directeur de l'« Assurance contre la grêle », de Zürich. Je vous rappelle qu'en 1982 ou en 1983, la grêle est tombée sur le Val Terbi en y causant passablement de dégâts.

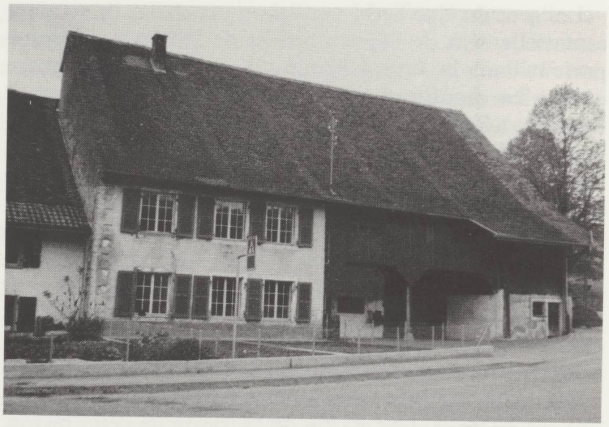
Une partie du territoire des communes de Corban et Courchapoix fut particulièrement touchée et le directeur de cette compagnie d'assurance en profita pour organiser un cours de deux jours afin de parfaire la formation des jeunes experts de toute la Suisse. A cette occasion, il me disait : « J'ai peu de régions aussi favorables, pour former mes experts, que le Val Terbi, car on y trouve de tout : des herbages naturels, des prairies artificielles, des céréales

d'automne et de printemps, des cultures maraîchères, des champs de colza, des betteraves, même du tabac et un peu de vigne, sans oublier les arbres fruitiers ». Comme on dit : « Le malheur des uns fait le bonheur des autres ! »...

Si le Val Terbi possède une production aussi variée, nous le devons à sa situation géographique, car non seulement il est bien arrosé, mais ce coin de pays est surtout protégé de la bise par la chaîne montagneuse du Fringeli et celle du Largemont. Cette protection lui procure une situation climatique favorable à la croissance des plantes, et ce d'autant plus que le sol lui-même est généreux. Argilo-calcaire, il retient bien l'eau, et nos paysans disent toujours : « Les années sèches sont les meilleures ! ».

Jadis, on cultivait différentes céréales mais on avait une prédilection pour l'épeautre. Nos ancêtres avaient raison lorsqu'ils prétendaient que cette culture était le placement d'un bon père de famille car, chaque année, bonne ou mauvaise, on en récoltait, et on pouvait semer de l'épeautre « jusqu'à la Saint-Nicolas ». On disait aussi : « Plus la terre est motteuse, plus les morceaux de pain sont grands ». N'oublions pas que nos vieilles gens songeaient aussi à leur repos puisque, sans nul doute, les meilleures paillasses étaient remplies avec des balles d'épeautre !

Le croirez-vous ? Entre la vallée de Delémont et le Val Terbi, on trouve normalement une différence de température de trois degrés, en plus ou en moins, autrement dit, ici, nous n'avons jamais aussi chaud ou aussi froid que les « Vâdais ». Un phénomène que beaucoup nous envient : dans la vallée de la Scheulte, on n'y voit le brouillard que lorsqu'il en fait partout, ce qui veut dire que nous avons le beau temps alors qu'en automne ou en hiver la région voisine de Delémont « étouffe dans la purée »... Cette particularité climatique permet d'expliquer pourquoi dans nos villages on trouve une telle quantité d'arbres fruitiers, cerisiers et pruniers notamment, car le brouillard est le principal ennemi des fruits à noyaux. Aussi, dans le temps,



Courchapoix : ferme de M. Pierre Frund, non datée. (Photo J. Bueche)

Courchapoix : fenêtre à arcs infléchis du XVIIe siècle ; maison de M. Gérard Frund. (Photo J. Bueche)

nombreux étaient les citadins qui venaient faire provision de cerises à Montsevelier et de pruneaux à Mervelier, mais ceci a bien changé depuis que la plaine du Rhône a été assainie et que les Valaisans expédient au loin de plein camions des produits de leurs vergers, et ce même jusque dans les villages les plus reculés. Dès lors, depuis quelques années, la récolte des cerises et des pruneaux n'est-elle plus totalement faite : la main-d'oeuvre est trop onéreuse et le marché encombré. Seules les familles nombreuses cueillent encore toutes les cerises de leurs vergers, dont la majeure partie passe par la distillerie – pour autant que l'alambic familial bénéficie encore d'une concession octroyée par la Régie fédérale des alcools.

Au risque de vexer d'aucuns, je dirai que l'eau de cerise du Val Terbi est très recherchée des connaisseurs, ce qui ne veut pas dire qu'elle est meilleure que le kirsch de Charmoille, mais elle est au moins aussi bonne et, en plus, elle convient aussi bien à l'usage externe qu'interne... Je connais des habitants de Saignelégier qui prétendent que c'est avec la « distillée » du Val Terbi que les omelettes flambent le mieux. A vous d'en faire l'expérience.

Dans ce coin de terre jurassienne, on mange des cerises durant toute l'année ; autrefois, passée la saison de leur récolte, on les mangeait séchées, mais depuis l'apparition du congélateur « elles sont « vertes » toute l'année »...

Passons à tout autre chose, même si la langue y est toujours un intermédiaire indispensable : je veux parler du langage des habitants de la « Terre sainte ». Depuis cinquante ans, il a beaucoup changé. Avec les gens qui ont au moins un demi-siècle, vous pouvez généralement dialoguer dans trois langues : le français, le patois et l'allemand. Aujourd'hui, on peut ainsi résumer la situation : les personnes âgées s'expriment en patois, les jeunes apprennent – comme ailleurs – l'allemand à l'école mais ne le parlent jamais, de sorte qu'il ne reste que le français pour s'entendre. A noter aussi, en passant, que Montsevelier est le village francophone le plus à l'est de Suisse. A cause de sa proximité avec la frontière linguistique, bien des expressions d'origine alémanique y sont employées régulièrement. Par exemple, on n'entendra jamais dire « herber » pour faucher de l'herbe, mais « graser » ; on dira fermer les « lades » au lieu des volets, passer par le « gangue » au lieu du corridor, etc. Sur le plan cadastral, on découvre un beau mélange des trois langues parmi les toponymes : « Les Obermattes », « Les Mengauartes », « Les Meusads », « Rière Chaumai », « Le Pré Borrets », « Le Tchaimp des Oyes », « Le Tchaimp du tauré », « En lai Peute-Rive », etc.

Du cadastre passons à l'alimentation en eau des habitants du Val Terbi, qui aurait dû commencer par où elle a fini ! C'est-à-dire par un regroupement des efforts dans un syndicat intercommunal. Hélas ! par amour-propre probablement, chacune a voulu aménager son réseau d'eau en utilisant les sources sises sur son territoire, sources en général nombreuses mais généreuses seulement quand il pleut beaucoup... Le résultat ? Presque chaque commune a dépensé des centaines de milliers de francs pour des recherches, des forages, se fiant aux indications de radiesthésistes qui ne s'y connaissaient pas plus que moi ! Deux de nos communes pensaient avoir trouvé la solution idéale en aménageant des stations de pompages. Finalement, la nappe phréatique était insuffisante... et quand il ne pleuvait pas assez, on manquait d'eau ! Enfin, les habitants de Mervelier décidèrent de capter la Scheulte au lieu dit « La Combe des AA », qu'une source abondante approvisionne. Puis, grâce à un heureux accord, les trois villages de Mervelier, Corban et Montsevelier ont heureusement pu éloigner le spectre de la soif à jamais.

Un problème a toujours passionné les gens du Val Terbi : les moyens de communication ! Et parmi eux, la grande vedette fut le chemin de fer. La route ayant fait de ce coin de pays un cul-de-sac, depuis l'apparition de cette

machine, on cherche le moyen d'en sortir rapidement pour se rapprocher de la région bâloise où, depuis longtemps, l'industrie prospère. Sans pouvoir les détailler, disons qu'au moins trois projets de ligne ferroviaire furent soigneusement étudiés. Un de ces tracés prévoyait de relier Delémont à Bâle en suivant le Val Terbi, puis en franchissant le Largemont par un court tunnel. Comme vous le savez, la variante qui proposait de suivre le cours de la Birse prévalut. La solution consistant à relier Delémont au Plateau suisse par un tunnel sous la montagne d'où sort la Scheulte, elle aussi fut mise de côté au profit de la liaison Moutier-Granges. Et le Val Terbi resta isolé ! Un ultime projet fut réalisé – gratuitement ! – par l'ingénieur Alexandre Koller, de Montsevelier, résidant à Lausanne. Son idée était d'aménager un chemin de fer régional. Toutes les communes de la « Terre Saint » le suivirent, exception faite de celle de Courroux qui, dit-on, sous la pression des responsables de von Roll, préféra la situation actuelle. Ce naufrage ferroviaire amena celui de l'industrie, du moins partiellement, et freina fortement l'implantation de nouvelles usines, telle celle d'ISOLA, qui finalement choisit Breitenbach et non notre région.

Les routes elles-mêmes firent s'agiter les gens du Val Terbi et, en ce domaine aussi, on étudia au moins trois importants projets. L'un prévoyait de relier ce coin de pays à Laufon en passant par-dessus le Fringeli, tracé qui aurait raccourci la distance Montsevelier-Bâle de dix-huit kilomètres... Mais je ne saurais raconter toute cette histoire, car je devrais faire un roman ! Ces projets de route non réalisés donnèrent même lieu à un procès avec nos voisins de Grindel, qui ne voulaient plus payer les frais d'études malgré une belle et bonne convention préalablement signée...

Afin de conclure sur une note optimiste ce minuscule aperçu de cette importante question, je dirai que les communes de Montsevelier et d'Erschwil ont bénéficié de subventions fédérales pour réaliser un chemin forestier qui relie les deux villages par le Welschgätterli. Depuis cet hiver, c'est chose faite en ce qui nous concerne, mais ne souhaitons pas que nos voisins en fassent autant car, le jour où on pourra y passer, notre tranquilité y perdra beaucoup... Je vous invite néanmoins à venir vous promener par là, car, du Welschgätterli, vous jouirez d'une belle vue et vous découvrirez là-haut une borne portant les armoiries d'un prince-évêque ; les Bernois n'ont pas eu le temps de la remplacer.

Quant au passage de la Scheulte, il faut constater que depuis l'introduction de la limitation de la vitesse à 50 km/h dans les localités, il a pris de l'importance : on évite les nombreux villages qui jusqu'ici ponctuaient le voyage de Moutier à Oensingen en passant par Saint-Joseph... Mais le col de la Scheulte ne vous est pas recommandé pour une utilisation dominicale, car on y rencontre beaucoup de Bâlois et de Soleurois, et la route est pour le moins très étroite en certains endroits.

Pour conclure, ne faut-il pas reconnaître que nos échecs relatifs à la création de voies de communications furent... une chance ? En effet, avec une voie ferroviaire et l'introduction des horaires cadencés, serions-nous aussi bien desservis que par les cars postaux ? Ils sillonnent le Val Terbi toutes les heures et dans les deux sens !

Et respect à cet habitant de Courchapoix qui, en souvenir des projets évoqués auparavant, a baptisé sa demeure : « La gare » ! Elle se trouve à l'endroit même où cette halte était prévue...

J'aimerais conclure définitivement en disant combien je suis heureux que la création du canton du Jura soit une bonne affaire par le Val Terbi car, maintenant, ce coin de pays a enfin trouvé l'unité qui lui manquait depuis si longtemps, peut-être depuis que saint Germain lui-même vint aménager le passage des gorges de la Birse, au VIIe siècle. Vous le voyez, notre morcellement administratif ne datait pas de la veille !

Albert Ackermann
Montsevelier